

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection

dirigée par Maurice Olender

Nous sommes tous
des cannibales

ISBN : 978-2-02-108214-2

© Éditions du Seuil, mars 2013

p. 192 : *Écho et Narcisse*, Nicolas Poussin (1594-1665),
Paris, musée du Louvre, © RMN-Grand Palais
(musée du Louvre / Daniel Arnaudet)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Claude Lévi-Strauss

Nous sommes tous
des cannibales

précédé de
Le Père Noël supplicié

Avant-propos
de Maurice Olender

Éditions du Seuil

Avant-propos

Claude Lévi-Strauss a écrit les pages qui forment à présent ce volume pour répondre à une demande du grand quotidien italien *La Repubblica*. Il en résulte un ensemble inédit, composé de seize textes écrits en français, entre 1989 et 2000.

Partant chaque fois d'un fait d'actualité, Lévi-Strauss y aborde quelques-uns des grands débats contemporains. Que ce soit à propos de l'épidémie dite de la « vache folle », de formes de cannibalisme (alimentaire ou thérapeutique), de préjugés racistes liés à des pratiques rituelles (l'excision ou encore la circoncision), l'ethnologue incite à comprendre les faits sociaux qui se déroulent sous nos yeux en évoquant l'œuvre de Montaigne, un des moments fondateurs de la modernité occidentale : « chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage » (I, 31).

Lévi-Strauss fait valoir ainsi que tout usage, toute croyance ou coutume, « si bizarre, choquante, ou même révoltante qu'elle paraisse », ne peut s'expliquer que dans son propre contexte. C'est à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Montaigne, en 1992, que l'anthropologue ranime un débat philosophique toujours actuel : « D'un côté, la philosophie des Lumières, qui soumet toutes les sociétés historiques à sa critique et caresse l'utopie d'une société rationnelle. De l'autre, le relativisme qui rejette tout critère absolu dont une culture pourrait s'autoriser pour juger des cultures différentes. Depuis Montaigne, et à son exemple, on n'a pas cessé de chercher une issue à cette contradiction. »

À l'instar de toute l'œuvre de Claude Lévi-Strauss, ce volume, qui doit son titre à l'un de ses chapitres, souligne les liens indissociables entre « pensée mythique et scientifique » – sans pour autant réduire la seconde à la première. Il rappelle qu'entre les sociétés dites complexes et celles désignées à tort « comme primitives ou archaïques » il n'y a pas la grande distance longtemps imaginée. Ce constat naît d'une démarche, autrement dit d'une méthode, qui se veut aussi une approche intelligible du quotidien : « Le lointain éclaire le proche, mais le proche peut aussi éclairer le lointain. »

C'est de ce type d'observation, de cette « pratique » du regard où le proche et le lointain s'éclairent mutuellement, qu'il s'agit déjà en 1952, dans *Le Père Noël supplicié* publié en ouverture de ce volume – un article écrit pour *Les Temps modernes*. Dans ce texte, à propos d'un rituel récent en Occident, Claude Lévi-Strauss écrit : « Ce n'est pas tous les jours que l'ethnologue trouve ainsi l'occasion d'observer, dans sa propre société, la croissance subite d'un rite, et même d'un culte. » Prudent, il ajoute aussitôt qu'il est tout à la fois plus facile et pourtant plus difficile de comprendre nos propres sociétés : « Plus facile, puisque la continuité de l'expérience est sauvegardée, avec tous ses moments et chacune de ses nuances ; plus difficile aussi, car c'est dans de telles et trop rares occasions qu'on s'aperçoit de l'extrême complexité des transformations sociales, même les plus ténues. »

Dans ces chroniques, qui portent l'empreinte des dernières années du XX^e siècle, on retrouve la lucidité et le pessimisme tonique du grand anthropologue. Traduite en une trentaine de langues, son œuvre marque désormais le début de notre XXI^e siècle.

Maurice Olender

Le Père Noël supplicié

1952

Les fêtes de Noël 1951 auront été marquées, en France, par une polémique à laquelle la presse et l'opinion semblent s'être montrées fort sensibles et qui a introduit dans l'atmosphère joyeuse habituelle à cette période de l'année une note d'aigreur inusitée. Depuis plusieurs mois déjà, les autorités ecclésiastiques, par la bouche de certains prélats, avaient exprimé leur désapprobation de l'importance croissante accordée par les familles et les commerçants au personnage du Père Noël. Elles dénonçaient une « paganisation » inquiétante de la Fête de la Nativité, détournant l'esprit public du sens proprement chrétien de cette commémoration, au profit d'un mythe sans valeur religieuse. Ces attaques se sont développées à la veille de Noël ; avec plus de discrétion sans doute, mais autant de fermeté, l'Église protestante a joint sa voix à celle de l'Église catholique. Déjà, des lettres de

lecteurs et des articles apparaissaient dans les journaux et témoignaient, dans des sens divers mais généralement hostiles à la position ecclésiastique, de l'intérêt éveillé par cette affaire. Enfin, le point culminant fut atteint le 24 décembre, à l'occasion d'une manifestation dont le correspondant du journal *France-Soir* a rendu compte en ces termes :

DEVANT LES ENFANTS DES PATRONAGES
LE PÈRE NOËL A ÉTÉ BRÛLÉ SUR LE PARVIS
DE LA CATHÉDRALE DE DIJON

Dijon, 24 décembre (dép. *France-Soir*)

Le Père Noël a été pendu hier après-midi aux grilles de la cathédrale de Dijon et brûlé publiquement sur le parvis. Cette exécution spectaculaire s'est déroulée en présence de plusieurs centaines d'enfants des patronages. Elle avait été décidée avec l'accord du clergé qui avait condamné le Père Noël comme usurpateur et hérétique. Il avait été accusé de paganiser la fête de Noël et de s'y être installé comme un coucou en prenant une place de plus en plus grande. On lui reproche surtout de s'être introduit dans toutes les écoles publiques d'où la crèche est scrupuleusement bannie.

Dimanche à trois heures de l'après-midi, le malheureux bonhomme à barbe blanche a payé comme beaucoup d'innocents d'une faute dont s'étaient rendus coupables ceux qui applaudiront à son exécution. Le feu a embrasé sa barbe et il s'est évanoui dans la fumée.

À l'issue de l'exécution, un communiqué a été publié dont voici l'essentiel :

Représentant tous les foyers chrétiens de la paroisse désireux de lutter contre le mensonge, deux cent cinquante enfants, groupés devant la porte principale de la cathédrale de Dijon, ont brûlé le Père Noël.

Il ne s'agissait pas d'une attraction, mais d'un geste symbolique. Le Père Noël a été sacrifié en holocauste. À la vérité, le mensonge ne peut éveiller le sentiment religieux chez l'enfant et n'est en aucune façon une méthode d'éducation. Que d'autres disent et écrivent ce qu'ils veulent et fassent du Père Noël le contrepoids du Père Fouettard.

Pour nous, chrétiens, la fête de Noël doit rester la fête anniversaire de la naissance du Sauveur.

L'exécution du Père Noël sur le parvis de la cathédrale a été diversement appréciée par la population et a provoqué de vifs commentaires même chez les catholiques.

D'ailleurs, cette manifestation intempestive risque d'avoir des suites imprévues par ses organisateurs.

L'affaire partage la ville en deux camps.

Dijon attend la résurrection du Père Noël assassiné hier sur le parvis de la cathédrale. Il ressuscitera ce soir, à dix-huit heures, à l'hôtel de ville. Un communiqué officiel a annoncé, en effet, qu'il convoquait, comme chaque année, les enfants de Dijon place de la Libération et qu'il leur parlerait du haut des toits de l'hôtel de ville où il circulera sous les feux des projecteurs.

Le chanoine Kir, député-maire de Dijon, se serait abstenu de prendre parti dans cette délicate affaire.

Le jour même, le supplice du Père Noël passait au premier rang de l'actualité ; pas un journal qui ne commentât l'incident, certains même – comme *France-Soir* déjà cité et, on le sait, le plus fort tirage de la presse française – allant jusqu'à lui consacrer l'éditorial. D'une façon générale, l'attitude du clergé dijonnais est désapprouvée ; à tel point, semble-t-il, que les autorités religieuses ont jugé bon de battre en retraite, ou tout au moins d'observer une réserve

discrète ; on dit pourtant nos ministres divisés sur la question. Le ton de la plupart des articles est celui d'une sensiblerie pleine de tact : il est si joli de croire au Père Noël, cela ne fait de mal à personne, les enfants en tirent de grandes satisfactions et font provision de délicieux souvenirs pour l'âge mûr, etc. En fait, on fuit la question au lieu d'y répondre, car il ne s'agit pas de justifier les raisons pour lesquelles le Père Noël plaît aux enfants, mais bien celles qui ont poussé les adultes à l'inventer. Quoi qu'il en soit, ces réactions sont si unanimes qu'on ne saurait douter qu'il y ait, sur ce point, un divorce entre l'opinion publique et l'Église. Malgré le caractère minime de l'incident, le fait est d'importance, car l'évolution française depuis l'Occupation avait fait assister à une réconciliation progressive d'une opinion largement incroyante avec la religion : l'accession aux conseils gouvernementaux d'un parti politique aussi nettement confessionnel que le MRP en fournit une preuve. Les anticléricaux traditionnels se sont d'ailleurs aperçus de l'occasion inespérée qui leur était offerte : ce sont eux, à Dijon et ailleurs, qui s'improvisent protecteurs du Père Noël menacé. Le Père Noël, symbole de l'irreligion, quel paradoxe ! Car, dans cette affaire, tout se passe comme si c'était l'Église qui adoptait un esprit critique

avide de franchise et de vérité, tandis que les rationalistes se font les gardiens de la superstition. Cette apparente inversion des rôles suffit à suggérer que cette naïve affaire recouvre des réalités plus profondes. Nous sommes en présence d'une manifestation symptomatique d'une très rapide évolution des mœurs et des croyances, d'abord en France, mais sans doute aussi ailleurs. Ce n'est pas tous les jours que l'ethnologue trouve ainsi l'occasion d'observer, dans sa propre société, la croissance subite d'un rite, et même d'un culte ; d'en rechercher les causes et d'en étudier l'impact sur les autres formes de la vie religieuse ; enfin d'essayer de comprendre à quelles transformations d'ensemble, à la fois mentales et sociales, se rattachent des manifestations visibles sur lesquelles l'Église – forte d'une expérience traditionnelle en ces matières – ne s'est pas trompée, au moins dans la mesure où elle se bornait à leur attribuer une valeur significative.

*

* *

Depuis trois ans environ, c'est-à-dire depuis que l'activité économique est redevenue à peu près normale, la célébration de Noël a pris en

France une ampleur inconnue avant-guerre. Il est certain que ce développement, tant par son importance matérielle que par les formes sous lesquelles il se produit, est un résultat direct de l'influence et du prestige des États-Unis d'Amérique. Ainsi, on a vu simultanément apparaître les grands sapins dressés aux carrefours ou sur les artères principales, illuminés la nuit ; les papiers d'emballage historiés pour cadeaux de Noël ; les cartes de vœux à vignette, avec l'usage de les exposer pendant la semaine fatidique sur la cheminée du récipiendaire ; les quêtes de l'Armée du Salut suspendant ses chaudrons en guise de sébiles sur les places et dans les rues ; enfin les personnages déguisés en Père Noël pour recevoir les suppliques des enfants dans les grands magasins. Tous ces usages qui paraissent, il y a quelques années encore, puérils et baroques au Français visitant les États-Unis, et comme l'un des signes les plus évidents de l'incompatibilité foncière entre les deux mentalités, se sont implantés et acclimatés en France avec une aisance et une généralité qui sont une leçon à méditer pour l'historien des civilisations.

Dans ce domaine, comme aussi dans d'autres, on est en train d'assister à une vaste expérience de diffusion, pas très différente sans

doute de ces phénomènes archaïques que nous étions habitués à étudier d'après les lointains exemples du briquet à piston ou de la pirogue à balancier. Mais il est plus facile et plus difficile à la fois de raisonner sur des faits qui se déroulent sous nos yeux et dont notre propre société est le théâtre. Plus facile, puisque la continuité de l'expérience est sauvegardée, avec tous ses moments et chacune de ses nuances ; plus difficile aussi, car c'est dans de telles et trop rares occasions qu'on s'aperçoit de l'extrême complexité des transformations sociales, même les plus ténues ; et parce que les raisons apparentes que nous prêtons aux événements dont nous sommes les acteurs sont fort différentes des causes réelles qui nous y assignent un rôle.

Ainsi, il serait trop simple d'expliquer le développement de la célébration de Noël en France par la seule influence des États-Unis. L'emprunt est un fait, mais il ne porte que très incomplètement ses raisons avec lui. Énumérons rapidement celles qui sont évidentes : il y a davantage d'Américains en France, qui célèbrent Noël à leur manière ; le cinéma, les « digests » et les romans américains, certains reportages aussi des grands journaux, ont fait connaître les mœurs américaines, et celles-ci bénéficient du prestige qui s'attache à la puissance militaire et écono-



COMPOSITION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 108214 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

